

## Pour garder la mémoire

René Dionne, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne des origines à nos jours*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1991, 224 p.

Collectif, *La Poésie au Québec (revue critique)* 1990, Trois-Rivières, Écrits des Forges / Cégep Joliette-De Lanaudière, 1991, 216 p.

Hugues Corriveau

Numéro 66, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1992). Compte rendu de [Pour garder la mémoire / René Dionne, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne des origines à nos jours*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1991, 224 p. / Collectif, *La Poésie au Québec (revue critique)* 1990, Trois-Rivières, Écrits des Forges / Cégep Joliette-De Lanaudière, 1991, 216 p.] *Lettres québécoises*, (66), 33–34.

René Dionne, *Anthologie de la poésie franco-ontarienne des origines à nos jours*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1991, 224 p., 18,95 \$.  
Collectif, *La Poésie au Québec (revue critique) 1990*, Trois-Rivières, Écrits des Forges / Cégep Joliette-De Lanaudière, 1991, 216 p., 15 \$.

# Pour garder la mémoire

Deux anthologies, l'une signée René Dionne, tout à fait magnifique tant à cause du choix des textes que de la présentation, l'autre, présentée par Bernard Pozier, rigoureuse, généreuse...

ANTHOLOGIE  
Hugues Corriveau

L'ENTREPRISE DE RENÉ DIONNE ne saurait être trop louée, car les anthologies sont la mémoire des textes, une manière de signe d'existence qu'ils lancent au milieu du brouhaha des éditions, dans la surabondance des publications. Et celle que vient de signer René Dionne est tout à fait magnifique, tant du point de vue des choix que dans la manière sobre et très efficace avec laquelle il a tenu à présenter les œuvres et leurs auteurs, les références bibliographiques et les renvois critiques à leur propos.

## Retrouver la parole

Dans son introduction, René Dionne nous avertit de l'étrangeté de la situation de cette poésie :

*L'étonnant dans le cas de la poésie franco-ontarienne, c'est que, issue d'un milieu en perpétuelle lutte pour sa survivance, cette poésie régionale soit si peu nationaliste et régionaliste. [...] l'ensemble de la poésie franco-ontarienne manifeste des préoccupations humaines avant tout [...] (p. 10)*

Ainsi, à travers les 42 auteur(e)s répertorié(e)s dans cette anthologie, il paraît bien difficile au lecteur de cerner une quelconque homogénéité, sinon une quelconque manière d'appartenance réelle à un corpus défini et circonscrit. Même si l'anthologiste nous avertit que «sont franco-ontariennes pour nous les œuvres écrites en français par des auteurs qui sont nés en Ontario, ou qui habitent cette province, ou qui ont écrit la plupart de leurs ouvrages pendant qu'ils y résidaient, ainsi que les œuvres de langue française dont l'Ontario est le cadre ou le sujet» (p. 11), il nous paraît très risqué de chercher à identifier clairement ce qui pourrait être une thématique plus ou moins commune ou une inscription particulière de la culture générale dont elle se voudrait issue. L'Ontario n'est à peu près jamais nommé dans ces textes, contrairement à ce qui s'est produit pour tout un courant de la poésie québécoise au sujet de notre propre territoire. Et c'est bien cela qui étonne le plus, car René

Dionne, ne l'oublions pas, nous propose ici une vision globale, depuis les premières origines de cette poésie ; et ne pas retrouver ce chant de la patrie, cette transcription fondamentale ne cesse d'étonner. Tout au plus voyons-nous un Guy Lizotte évoquer un lieu qui peut être associé à un nord sylvestre lorsqu'il décrit son «Capitaine» en précisant que : «Derrière un nuage de mouches, une tête brodée d'âge fouillait la feuillée. [...] Je le vois encore, mettre à l'eau son canot, y monter jusqu'aux premiers rires d'une source et s'y enivrer de poésie.» (p. 101) Mais est-ce vraiment suffisant ? Faut-il attendre Réginald Bélair qui inscrirait métaphoriquement le désir de survivre des francophones du nord de l'Ontario ? Ou lire cet incomparable Patrice Desbiens qui, sans compromis, revendique territoire et topographie, lieu et style de vie, qui nomme les choses par leur nom et s'identifie tout autant à l'endroit qu'à la vie même qu'elle porte ? Sans doute, de cette anthologie, faudra-t-il retenir cela, cette façon d'être partout, ailleurs, surtout dans le langage ou les images ou les conventions poétiques. Ainsi, n'étaient ces poètes, nous garderions vive cette étrange impression de désuni, cette sensation que rien de palpable ne crée un lien véritable entre tout ça, sauf un territoire de naissance à peine nommé au baptistère ou dans l'activité professionnelle des auteur(e)s.

## Quelques noms

Retenons tout de même parmi tous ceux et toutes celles qui nous sont proposé(e)s, Simone Routhier qui pourrait être de toutes les anthologies, mais qui s'impose ici par cette strophe limpide :

*Il est en nous des soirs si tristes, des soirs lourds  
D'un malaise imprécis et pourtant si vivace,  
Que l'on croirait le heurt de tous nos mauvais  
jours  
Revenant en un poids éternel et tenace*

(«Soirs», p. 38)

Ce lyrisme est de tous les temps et il rejoint intrinsèquement ce qui s'écrit de mieux dans le genre. Il faut également lire de cette auteure le très naïf et touchant «Le petit érable de mon jardin». Pierre Trottier, quant à lui, a certaines audaces dans des images qui étonnent :

*Pour écrire ton nom j'ai couru au tableau  
Mais l'orage éclatant l'a fendu d'un éclair  
En dix morceaux de ciel dont j'ai reçu les larmes*  
(«L'étoile des Grands Lacs», p. 38)



Si Maurice Beaulieu va inscrire un souffle très proche de celui de certains poètes québécois publiés à l'Hexagone, Cécile Cloutier va, à sa façon si économe et orientalisante, traduire une intériorité ou un amour du paysage en petits tableaux fixés sur «L'éponge du songe» (p. 76), ou encore un Robert Lalonde va essayer de retracer les méandres de la vie : «le cœur est un nid d'oiseau si fragile / qu'il faut le bercer au seuil de la nuit» («Paradoxes», p. 88). Mais nous devons aussi compter sur ceux qui, venus de loin, permettent à cette poésie d'accéder à des paysages nouveaux, comme chez Hédi Bouraoui : «Comment jeter par-dessus corps / Le langage séché, les dunes de sable / Les caresses lisses et les reflets de marbre?» («Mes roses de sable», p. 90). Nous entendons aussi les accents profonds d'un Jean Éthier-Blais qui constate : «Aujourd'hui, dans la plénitude de mon âge, abandonné comme une feuille de figuier sur la terrasse d'une maison, arbre émondé d'automne, qu'attends-je, sinon que se referment sur moi les eaux?» (*Le Prince Dieu*, XII, p. 94).

## L'incarnation

Mais, comme je le disais plus haut, de tous ces poètes, il faut retenir le nom de Patrice Desbiens comme celui qui sait le mieux donner de cet Ontario national une vision incarnée et concrète :

*des souvenirs de timmins  
ontario adhérent à mon  
corps comme du  
frimas.*

*des matantes et des monocles (sic)  
me tournent dans la tête  
comme une veillée de  
noël.*

*je vis à toronto ontario.  
j'ai un larousse de poche  
avec 32 000 mots.*

*je trébuche sur ma langue.*

(«La chérie canadienne», p. 112)

Restent alors des voix vivantes et sobres, des poètes de première valeur qui font œuvre de poésie, sans vraiment incarner leur propos dans une situation géographique définie, mais en continuant de considérer la poésie comme un territoire de parole. Gabrielle Poulin qui vient de signer un premier recueil comme un coup d'envoi nécessaire, comme s'il fallait qu'autrement s'articule cette poésie qui dit vivement une inquiétude profonde qu'on pourrait bien croire liée à une réalité précaire :

*Restera-t-il encore des rythmes et des images quand les  
mots auront fini de dessoûler et seront retombés à plat  
dans leurs propres traces ? Où irons-nous si les barreaux  
de cette cage refusent de se laisser briser ?*

(«Sécheresse», p. 187)

Ou Robert Yergeau qui dit autrement son urgent besoin de créer :

*J'écris*

*J'écris juste pour voir:*

*ces grands trous d'encre*

*ces promesses de désastres*

*cette flambée d'oiseaux en déroute*

*que deviendra mon sang*

*j'écris*

*pour qu'en dedans et qu'en dehors se perpétue*

*le vacarme nécessaire de tout poème de toute*

*poésie («Sans titre», p. 141)*

Il faudrait peut-être entendre ici ce cri ultime que toute poésie, de quelque appartenance qu'elle se veuille, trouve toujours à inscrire lorsque la qualité seule prédomine. René Dionne révèle donc plus un corpus vivace et rigoureux qu'un dévoilement national, qu'une parole incarnée dans sa terre. Mais là n'était pas son propos si on tient compte que cette anthologie nous permet de découvrir ou de relire la ferveur première de toute littérature.

## De la critique

Je m'en serais voulu de ne pas signaler la parution, pour une deuxième année consécutive, de *La Poésie au Québec / Revue critique* présentée encore une fois par Bernard Pozier. L'ouvrage m'avait convaincu l'an dernier de sa nécessité, et cette année il n'en va pas autrement. La rigueur et la générosité avec laquelle cette entreprise est menée se doivent d'être louangées. Nous retrouvons donc les mêmes parties qui sont maintenant comme une caractéristique de l'entreprise, à savoir une première et substantielle présentation de la poésie québécoise parue en 1990 et qu'on cherche à rendre la plus exhaustive possible, ensuite un commentaire sur les essais traitant de la poésie de l'année, un regard sur la poésie étrangère publiée au Québec, une entrevue et un essai sur un poète et, finalement, cinq palmarès des dix recueils les mieux aimés établis par Bernard Pozier, Donald Alarie, Louis Cornéliier, Louise Blouin et Claude Beausoleil. Il y a de tout dans ce recueil critique, du féroce comme du passionné, de la froide analyse comme du commentaire impressionniste, mais ce qui compte, c'est que ce livre se veut un témoignage vigoureux de la vie poétique au Québec, qu'il fait du bien de lire des textes aimants quand une certaine critique se veut, ces temps-ci, acharnée contre la littérature québécoise. Il faudrait donc se procurer ce livre, ne serait-ce que pour avoir le goût de notre propre poésie, pour préparer ses choix, pour se donner le plaisir d'une lecture intelligente.



## LA POÉSIE AU QUÉBEC

(Revue critique)

- 1990 -



POZIER  
1990

Cégep Joliette De Lanaudière